

« C'était l'une des choses les plus dures de toute ma vie que de mettre 20 ans de ma vie dans un seul sac à dos. J'ai donc décidé de ne rien prendre. »



Sarah Mardini à Amnesty International à Bruxelles en septembre 2019

Sarah Mardini et Seán Binder, âgés de 24 et 25 ans, ont tous deux mené bénévolement pour une organisation non gouvernementale à Lesbos, en Grèce, des actions de sauvetage en mer de migrants et réfugiés entre 2017 et 2018. Leurs actions consistaient à repérer les bateaux en détresse afin de pouvoir porter secours et fournir une première assistance aux personnes qui tentaient de traverser la Méditerranée au péril de leur vie pour rejoindre un lieu sûr.

Le 17 février 2018, Sarah et Seán ont été arrêtés, interrogés et détenus par les autorités grecques en raison de leurs actions en mer, puis relâchés après 48 heures, le 19 février. Suite à cela, une enquête a été ouverte à leur sujet. Le 21 août 2018, ils ont de nouveau été arrêtés et détenus pendant plus de trois mois. Ils ont été libérés sous caution dans l'attente de leur procès. Ils sont accusés d'espionnage, de trafic d'êtres humains et d'appartenance à une organisation criminelle. Actuellement, leur cas fait toujours l'objet d'une enquête et ils risquent jusqu'à 25 ans de prison.

Sarah Mardini et Seán Binder sont, tous deux, défenseurs des droits humains et sauveteurs

formés et qualifiés. Sarah est Syrienne et a quitté son pays en guerre pour rejoindre la Grèce en 2015. Lors de sa traversée de la Méditerranée, alors que le bateau sur lequel elle se trouvait était endommagé, sa sœur et elle ont sauté à l'eau et remorqué à la nage avec d'autres passagers le bateau jusqu'aux côtes grecques de Lesbos. Aujourd'hui, Sarah est étudiante en arts et sciences politiques et vit à Berlin. Seán, lui, est Allemand, mais a vécu une grande partie de sa vie en Irlande. Son père a fui le Vietnam pour venir en Europe. Il est diplômé en relations internationales.

Le cas de Sarah et Seán n'est pas un cas isolé, mais il est emblématique d'un problème plus large en Grèce et dans toute l'Europe. D'autres défenseurs des droits humains ont été inculpés pour avoir sauvé des vies et continuent d'être pris pour cible simplement parce qu'ils sont solidaires envers les personnes cherchant à rejoindre un lieu plus sûr.

Cette fiche témoignage vous propose de découvrir l'histoire personnelle de Sarah, racontée par Sarah elle-même lors de sa venue dans les locaux d'Amnesty International à Bruxelles en septembre 2019. Elle y relate le début de la guerre, les préparatifs de son départ, le voyage, dont l'attente en Turquie et la traversée en bateau, le club de natation en Allemagne ou encore le début de son engagement bénévole.

Ce témoignage permet, d'une part, de comprendre les motivations et les événements qui l'ont poussée à mener des actions de sauvetage bénévolement, et d'une autre part, d'appréhender la réalité de l'exil. Sarah savait que rien ni personne ne l'attendait en Europe. Elle a toutefois tenté la traversée pour être saine et sauve.

Son parcours migratoire et son discours peuvent être exploités dans le cadre d'un travail pédagogique avec des jeunes pour aborder les questions de migration et de droits humains.

Témoignage de Sarah Mardini

lors de sa venue dans les locaux d'Amnesty International Belgique francophone
le 7 septembre 2019

«Je m'appelle Sarah Mardini. J'ai 24 ans et je suis née et ai grandi à Damas, en Syrie. Je vais vous parler un peu de mon histoire personnelle (...).

En 2015, enfin bien avant 2015, en 2010, la guerre a débuté en Syrie. Ma famille a été affectée depuis le tout début. Nous vivions à la campagne, donc nous avons été forcés de quitter notre maison. Nous avons dû quitter la maison, car c'était dangereux. C'était risqué de revenir de l'école, de revenir des entraînements de natation... Mon père a 3 filles, donc c'était très risqué pour nous 3, jeunes filles, de rester dans cette zone, c'est pourquoi nous avons décidé de quitter la maison où j'ai grandi et aller plus au centre de la ville de Damas, où c'était à ce moment-là moins dangereux. À ce sujet, je viens d'apprendre, il y a quelques semaines, que notre maison familiale a été complètement rasée, complètement détruite, il n'y a plus du tout de bâtiment.

Après ça, nous avons essayé de vivre normalement. Nous avons essayé de trouver une nouvelle maison, d'aller à l'école. Mais nous ne pouvons pas réparer les pots cassés. Une fois que c'est cassé, c'est cassé !

Vers 2015, certaines personnes de ma famille ont entrepris de rejoindre l'Europe, comme un grand nombre d'autres personnes en Syrie. Au départ, mon père était opposé à ce que ma sœur et moi partions aussi. J'ai parlé avec lui, j'ai essayé de le convaincre et après deux ans de négociations, il m'a dit oui. Il était d'accord pour nous envoyer ma sœur et moi avec des cousins en Europe.

Nous avons tout préparé, tout doit se faire très rapidement dans ces cas-là. Une semaine pour tout préparer, faire les sacs et décider de partir. C'était l'une des choses les plus dures de toute ma vie que de recueillir tout ce que j'avais après 20 années de vie, de mettre 20 ans de ma vie dans un seul sac à dos. J'ai donc décidé de ne rien prendre. Tu ne peux pas mettre 20 ans dans un seul petit sac à dos. C'est impossible de choisir. Donc j'ai décidé de tout jeter et de tout recommencer plus tard.

Après ça, nous avons pris un vol direct de Damas à Istanbul. Arrivés à Istanbul, nous avons contacté un passeur, il nous a donné un passeport et nous a indiqué un endroit, une grande place à Istanbul, où nous devons l'attendre. Il nous a retrouvés là et nous a emmenés dans un bus. Le voyage a duré 10 heures jusqu'à Izmir. Là-bas, nous avons attendu 4 nuits dehors, dans la nature, pour pouvoir ensuite faire le voyage en bateau jusqu'à Lesbos, en Grèce. Là où nous avons attendu pendant 4 nuits, il n'y avait rien. Pas de tentes, pas de douches, pas de toilettes. Nous avions avec nous très peu nourriture parce que nous pensions passer un seul jour et non 4 nuits dehors. Nous mangions que du chocolat, parce que quand tu as faim et tu manges du chocolat, ça te donne la nausée et tu ne peux plus manger. C'était donc notre manière de résister contre la faim.

Finallement après 4 jours, le passeur nous a dit que c'était à notre tour de monter dans le bateau. Le bateau était prévu au départ pour 7 personnes, mais nous étions 20 à bord : 17 hommes, 3 femmes, dont moi, ma sœur et une fille de Somalie et un enfant de 4 ans.

Au départ, tout allait bien. Mais, tout d'un coup le moteur du bateau a lâché et la mer est devenue très houleuse. Quelqu'un sur le bateau a dit que nous devons quitter le bateau et nous accrocher sur les côtés pour que le bateau soit plus léger et équilibré. La première personne à avoir sauté à l'eau était le père d'un ami et ensuite d'autres personnes ont commencé à sauter. Ma sœur et moi les avons rejoints dans l'eau, car nous sommes des nageuses de haut niveau et sauveteuses, donc les seules personnes qui devaient être dans l'eau c'était nous et non d'autres personnes.

Ensemble, avec d'autres passagers du bateau, nous nous sommes relayés dans l'eau et sur le bateau pendant 3 heures et demi. Tout s'est bien passé. Nous avons été très chanceux et nous sommes ainsi arrivés sur la rive nord de l'île de Lesbos. À ce moment-là, je ne savais pas où nous étions arrivés. Je ne connaissais pas la géographie. Mais après être revenu et avoir travaillé en Grèce, j'ai appris que c'était bien sur le rivage nord de Lesbos que nous étions arrivés. Nous étions tous sains et saufs, sans blessures. Après ça, nous avons commencé à marcher pour trouver un endroit où nous pourrions dormir et passer la nuit. Nous avons fini par dormir dans une église après qu'une femme nous ait dit que nous pouvions tous aller dormir dans cette église.

Au matin, nous avons pris un bus jusqu'au local du Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR) à Mytilène pour signer un document qui était en fait une déclaration pour dire que nous ne voulions pas être réfugiés dans ce pays. Il faut avoir ce papier pour tout le voyage, avant de pouvoir passer dans d'autres pays d'Europe. Ensuite, nous avons attendu 4 jours à Lesbos pour prendre un ferry jusqu'à Athènes.

Après ça, nous avons continué notre chemin vers l'Allemagne. Pour rejoindre l'Allemagne depuis Athènes on est passé par la Macédoine, la Serbie, la Hongrie, et l'Autriche. Le voyage complet a duré 29 jours, donc près d'un mois, depuis le moment où nous avons quitté la Turquie jusqu'au moment où nous sommes arrivés en Allemagne.

Ceux qui me connaissent et connaissent ma sœur savent que nous avons vraiment une grande gueule. Et à cause de cette grande gueule, nous savons nous défendre et nous débrouiller. Nous avons passé 6 mois dans un camp de réfugiés en Allemagne et là-bas nous avons tenté de convaincre l'interprète que nous étions des nageuses de haut niveau et que nous cherchions une place dans un club de natation. Au début, il s'est moqué de nous. Il trouvait ça ridicule que nous soyons Syriennes et nageuses de haut niveau. Mais, il nous a vraiment aidées et nous avons pu nous présenter à un club de natation. Ils nous ont fait nager pour voir si nous étions vraiment des nageuses professionnelles, et grâce à notre niveau, nous avons pu intégrer ce club. Cela s'est passé 3 ou 4 mois après notre arrivée en Europe.

Quelques mois après, pendant que nous continuons à nager, nous avons découvert que j'avais des blessures chroniques à la colonne vertébrale et à mon genou droit à cause de la traversée en bateau. Si je voulais continuer à marcher et vivre normalement, je devais renoncer à la natation pour toujours. C'était l'un des moments les plus durs de ma vie. Ça m'a brisé le cœur, car nager était la seule chose que je savais faire, c'était la seule chose que je voulais faire. Depuis que je suis

enfant, mon seul rêve était d'avoir une médaille d'or aux Jeux olympiques et faire que tout le monde se lève pour l'hymne nationale syrienne. C'était mon unique rêve quand j'étais enfant. Mais je n'ai pas pu, à cause de la traversée. À la suite de cette annonce, j'ai été en dépression pendant environ 6 mois. Ma famille n'était pas là pour me soutenir. Je ne savais pas quoi faire.

Au bout de quelques mois, j'ai finalement décidé de commencer à faire du bénévolat. J'étais volontaire dans une ONG locale à Berlin. Comme je parle assez bien anglais et arabe, j'ai pu offrir mes services. Au même moment, l'équipe de réfugiés des Jeux olympiques a été formée et ma sœur a pu les rejoindre pour les Jeux olympiques de Rio. Bien sûr, j'étais très contente pour elle, mais aussi très jalouse et envieuse, car je ne pouvais pas y aller et y participer avec elle.

Mais ma récompense est arrivée quand j'ai reçu un message sur Facebook d'un volontaire me disant qu'il était actuellement bénévole dans une organisation où il donnait des cours de natation à des enfants dans un camp de réfugiés à Pipka. Il m'a dit que les enfants venaient vers lui et lui disaient : "apprends nous à nager, on veut être comme les sœursardini". Cela l'a beaucoup touché. Il m'a proposé d'être volontaire là-bas durant deux semaines. Bien sûr, ma réponse a été : "oui, je viens". Je suis d'abord allée au Brésil [pour les Jeux olympiques de Rio] avec ma sœur pour l'encourager et directement depuis le Brésil, je suis retournée à Lesbos où nous étions arrivés une année auparavant. Nous étions arrivés à Lesbos en août 2015 et j'y suis retournée en tant que volontaire en août 2016. J'ai rencontré les enfants qui parlaient de moi et bien sûr au début ils n'ont pas cru que c'était moi. "Tu mens", ils m'ont dit [elle rit].

En fait, le thérapeute du camp de Pipka utilisait l'histoire de ma sœur et moi comme message d'espoir et d'inspiration pour les enfants afin qu'ils puissent dépasser leurs traumatismes et redécouvrir la mer et l'eau sous un autre angle. C'est très intelligent de sa part. C'est une excellente méthode, car les enfants ont été traumatisés par la traversée, par l'eau, donc en apprenant à nager ils surmontent leurs traumatismes et la peur de l'eau.

Je suis tombée amoureuse de l'équipe, du travail et du professionnalisme que nous avons dans cette organisation. Une des choses que j'appréciais le plus était que nous reconnaissions la dignité des réfugiés. Si tu penses que tu viens pour sauver des vies, il faut partir, parce que nous ne sauvons pas la vie des personnes, mais nous sommes là pour leur permettre d'avoir une vie décente. Nous donnons de l'eau et des couvertures. Si tu veux sauver des vies, il y a plein d'autres ONG où aller et faire des photos avec les enfants. C'est pourquoi j'ai décidé de passer de deux semaines à deux ans et demi dans cette équipe comme bénévole. C'est comme ça que j'en suis venue à rencontrer Seán, une année plus tard, dans la même maison et dans la même équipe ».